

CHEMINEMENTS ET SCENARIOS POUR LES SOCIETES  
DU TIERS-MONDE. LA DOUBLE DYNAMIQUE DE LA  
MONDIALISATION ET DU "SPECIFIQUE LOCAL"  
CONTRIBUTION PROVISOIRE

Bernard HOURS  
ORSTOM

L'Image du "raider" de Wall Street, mélange de "cow boy" et de "marine" se donne en pâture à nos contemporains comme le dernier des ersatz d'une représentation caricaturale du monde de la finance et de l'économie confondus, ou de l'imperialisme culturel de la catégorie d'économie, parvenue au degré zéro de la pertinence. Longtemps simple sujet abstrait d'une implacable logique, l'homo economicus est aujourd'hui consommateur mais aussi acteur de la farce dont il serait le figurant principal.

A force de maximiser le profit, ce sont les profiteurs qui font figure de héros dans la sous culture néo libérale des années 80. Dans ces scénarios télévisuels, les perdants sont présumés un peu niais et les gagnants, juste ce qu'il faut, malhonnêtes.

Parallèlement il faut vendre l'image négative d'un tiers monde affamé par le malchance, "looser" (un peu stupide), accablé par la nature et l'histoire, que seuls les justiciers des droits de l'homme, les urgenciers de tout poil, seraient en mesure de sauver.

Les "Intérêts de ce genre de croisades font assez bon ménage avec ceux des multinationales puisque c'est en même temps qu'ils se brossaient les dents avec du dentifrice au fluor que les occidentaux ont accédé à la consommation des droits de l'homme et à une conception de la démocratie exportable au même titre que la crème dentifrice.

On sait qu'utiliser du savon, ou boire du coca cola constitue un signe de richesse et de statut dans la plus grande partie de la population des PMA - comme en Europe il y a quelques décennies.

Aujourd'hui entretenir de technologies appropriées un Bangladeshi qui ne se rend pas au marché de peur que sa terre ne soit confisquée par un voisin pendant son absence semble une gageure.

L'entreprise de "développement économique et social" à laquelle l'occident s'est attaché avec un acharnement quasiment thérapeutique et les médiocres succès qu'il a enregistré se présente comme une immense fabrique ou un atelier culturel planétaire où se télescopent les symboles, les représentations, les images et les discours.

Les publicités que nous avons connues en Europe en 1950 se déversent aujourd'hui sur le tiers monde qui n'a pas encore accès au statut de "sujet en communication" que nous sommes devenus à l'ère informatique.

Dans le contexte cahotique et cathodique évoqué, la notion d'identité culturelle fait figure de hochet, ou de clochette au son de laquelle sont toujours convoqués les mêmes arguments inlassablement répétés par les tenants d'un humanisme progressiste respectable, produit dans les années 60, qu'il faut peut être remettre en question, tout en se gardant de tomber dans le cynisme libéral d'un verrouillage idéologique sommaire.

Dans un premier temps on se demandera si opposer l'authenticité "d'une "identité culturelle" aux assauts de logiques économiques supposées aussi univoques qu'imparables est encore possible aujourd'hui, ou s'il ne s'agit pas d'une représentation idéologique en forme d'alibi.

On présentera ensuite l'économie comme sous culture en la distinguant de l'économie culturelle.

On s'attachera enfin à réinterroger l'opposition local / mondial en essayant de lui substituer une approche plus dialectique et plus articulée.

On concluera en analysant le mariage de la culture et de l'économie qu'est supposé être le développement, en se demandant s'il s'agit d'un viol, d'un mariage raté, ou plus radicalement d'un impossible mariage pour cause d'inceste.

*L'économie contre la culture ou les  
vases communicants.*

---

Fascinés autant qu'écrasés par les mutations technologiques, les idéologues occidentaux produisent aujourd'hui un discours mortuaire sur "la culture des autres", comme si cette culture était un vase. A les entendre, la culture, serait ce qui resterait quant on aurait subit toutes les oppressions possibles.

Appliquée au tiers monde, cette conception se traduit par une représentation misérabiliste et catastrophiste de l'altérité où " le centre" est plein tandis que "les périphéries" sont vides - Cet ethno - centrisme est constitutif de toute culture, même s'il ne constitue pas la meilleure part de la culture.

A l'égard de ce "vide", une incantation répétitive est préférée, selon laquelle point de salut hors des cultures du tiers monde, supposées riches, (elles l'étaient), spontanées (elles ne l'ont jamais été). Ce messianisme n'évoque plus des sociétés réelles, il parle de sociétés imaginaires et d'hommes imaginés bons, coopératifs, créatifs, associatifs, altruistes, aptes à "s'auto organiser" comme si les rapports sociaux et les contradictions qu'ils engendrent étaient balayés par le poète, dans une vision esthétique de la planète. Le monde est à refaire depuis

sa création et cela doit continuer, mais les différents architectes ont toujours péché par manque de modestie prenant les autres pour leurs pareils, leur rédigeant leurs discours "autocentrés", les écrasant parfois d'un amour tentaculaire qui les condamne à l'étouffement.

Messie devenu momie, le tiers monde et une denrée idéologique périssable mais hautement renouvelable. Le discours sur la différence culturelle n'échappe pas à la fatalité de sa naissance : il s'est développé en occident. Délocalisé comme les capitaux des multinationales, qu'il condamne, il a constitué un "acteur tiers monde" alors même que celui ci était en train d'être étouffé et subverti.

Si l'acteur se meurt son identité demeurerait comme l'âme dans le religion chrétienne.

Le discours identitaire, dont on connaît par ailleurs les dégâts qu'il peut provoquer dans notre société politique, postule de la capacité de sociétés aliénées lors même qu'elles sont moribondes.

L'essor du phénomène ONG résulte du postulat, partiellement exact, selon lequel le salut git dans les capacités spontanées des paysans pauvres du tiers monde, qu'il faut aller déterrer là où elles sont, enfouies sous l'oppression économique et sociale. Par ailleurs l'occident aurait le monopole de l'individualisme (lire de l'égoïsme). Dans des communautés idylliques, car l'on se donne rarement les moyens de connaître leurs règles, des trésors d'identité culturelle seraient cachés et ces trésors seraient la meilleure alternative à la dictature du FMI. Au delà de cette évocation discrètement caricaturale, il faut affirmer que la culture considérée comme système de valeurs et d'interprétation ne se découvre pas dans les icônes refifiées dont s'abreuvent nos idéologues

en chambre, au même titre que nos touristes bien intentionnés. Le mysticisme a transformé de saines vérités en mythes improductifs. Toute une construction idéologique spécifique s'est érigée sur la dichotomie économie / culture.

A la logique supposée froide de l'économie est opposée l'irrationalité présumée chaleureuse de la culture.

L'économie est décrite comme un univers de contraintes productivistes par opposition à la spontanéité créatrice du "culturel". Globalement l'économie est présentée comme oppressive alors que la culture est libératrice. C'est évidemment ignorer l'aspect aliénant des cultures. Les tenants de telles analyses se trouvent perplexes lorsqu'il faut décider quel est le bon Islam, celui du colonel Khadafi ou celui de nos immigrés maghrébins. Les débats désormais classiques sur l'excision et le statut des femmes illustrent bien de telles contradictions fondées sur une représentation réductrice des hommes du tiers monde, qui semblent plus les sujets d'une mise en scène destinée à conforter nos certitudes idéologiques que de réels sujets de leur propre histoire.

Il ne s'agit pas ici de souffler dans la trompette néo libérale et anti tiermondiste, au demeurant bien grippée depuis que l'on sait que le miracle coréen s'accompagne d'une protection sociale archaïque, que les NPI sont rarement des Etats démocratiques, que l'Union Soviétique peut quitter l'Afghanistan et qu'elle n'a pas le monopole des goulags. Il est clair que la notion d'identité culturelle et celle d'authenticité sont nées dans le contexte des guerres de libération coloniale. Pourtant l'authenticité pronée par le président du Zaïre n'est que le gadget d'une dictature sanglante. Les exemples ne manquent pas où, sans remonter au nazisme, au nom de la culture sont commises les pires atrocités.

*Idéalisme et naïveté, autant qu'incapacité à se représenter les autres dans leurs vraies différences, les discours qui se structurent sur l'opposition de l'économie et de la culture véhiculent d'énormes contradictions, même s'ils permettent à une partie de l'intelligentsia occidentale de se trouver une identité idéologique après quelques décennies troublées.*

*Toute se passe comme si le vide économique ( en terme de production, mais se penche t'on sur les échanges) prêté au tiers monde était imaginativement compensé par une sur volarisation de la culture. Vide économique et plénitude culturelle vont de pair dans cette représentation du tiers monde en forme de vases communicants ou de siphon.*

*Finalement, l'identité culturelle ne serait elle, par rapport à la culture, qu'un ersatz, comme l'image du financier international est un ersatz médiatique, une représentation etriquée de l'économie. Dans cette quête du paradis perdu qui fascine les hommes, l'identité culturelle se présente comme un concept ambigu et totalement manipulable. La culture ne réside pas en dehors des sociétés et de leurs contradictions, comme dans un festival de consommateurs de musique ou de danse. Elle est portée par des acteurs sociaux engagés dans les contradictions de leur propre société et des rapports sociaux où intervient l'économie parmi d'autres facteurs.*

#### L'Economie est culturelle

*Il existe aujourd'hui dans les sociétés développées une sous-culture économique qui manifeste la prégnance de catégories économiques à travers l'usage populaire de concepts hier réservés à quelques spécialistes. Cette sous culture économique est démultipliée par les médias et les discours électoraux doivent être truffés de statistiques économiques tronquées. Les nouveaux héros mentionnés en introduction participent de cette sous*

culture autant qu'ils la signifie. En effet, le contenu de cette sous culture macro économique est extrêmement pauvre et peu intégré aux cultures nationales. Superficiel comme ce qu'on appelle la mode, ce phénomène signale de nouveaux habitus, de nouvelles priorités, de nouvelles valeurs en voie de transformer cette sous culture en culture supra nationale. Que se dire entre les nations lorsqu'on ignore réciproquement les cultures nationales, sinon échanger des chèques, des programmes informatiques, qui représentent des échanges de biens devenus non visibles.

Les flux économiques s'expriment aujourd'hui dans le langage réservé hier à la "jet society" et ouvert maintenant à tout individu disposant de surplus à investir. La vogue actuelle (mais est elle nouvelle?) de la figure de l'entrepreneur dans la société française est un produit de cette conjoncture. Le monopoly fait place au jeu concurrentiel des multinationales. La vision du monde qui se cache derrière ces représentations est centrée sur le monde nippo - américain. Cette sous culture délocalisée paraît extrêmement fragile dans la mesure où elle n'est pas porteuse de sens pour les 9/10 de la planète ou les 2/3 de habitants de chaque société industrialisée. Peu intégrée par la majorité de la population, elle est une culture de minorité, une sous culture, voire un accessoire obligé de la "culture de masse" fondée sur l'hypostasie de la réussite sociale et de la consommation, hors de tout contexte culturel et social précis.

Si cette sous culture devenue transculture véhicule plus d'images qu'elle ne touche profondément les citoyens, elle influe néanmoins sur les représentations de ceux-ci par une déterritorialisation progressive des représentations, qui perdent du sens à mesure que leur portée s'étend. L'embaras des hommes politiques est à cet égard frappant - Brigant des mandats liés à des entités territoriales identifiées, ils sont aujourd'hui contraints



de dissenter sur l'économie internationale, malgré la faible compétence de la plupart d'entre eux dans ce domaine. Le mythe transculturel de l'économie paraît détenir aujourd'hui une part de la souveraineté des Etats, le FMI faisant figure de vestale ou de gardien du temple.

Cette façade ne résiste pas à l'examen dans la mesure où ce sont des décisions politiques qui déterminent le pluspart des choix dits techniques, cette dernière sphère ne disposent que d'une autonomie relative. En cela la transculture macro économique des années 80 est un colosse au pied d'argile qui se présente comme un écran et un obstacle pour analyser les phénomènes et leur sens - privilège de quelques minorités. Tirant prétexte des lois du marché qui seraient intangibles, l'illusion de la transculture économique se heurte à l'incontournable évidence de la diversité des pratiques sociales et culturelles. C'est Confucius qui rendrait performants le Japon et la Corée, tout autant que Mao serait responsable de l'Etat de la Chine pourtant confucéenne dit t'on.

Plus sérieusement peut être, ne faut il pas affirmer que l'économie n'a pas de sens hors de la société et de la culture où elle fonctionne.

La kula des Trobiandais décrite par Malinowsky où les big men de Bougainville analysés par D. Oliver n'ont rien à apprendre de Bernard Tapie. Ces entrepreneurs melanésiens ont une activité économique hautement culturelle dans la mesure où leurs échanges obéissent à des règles mieux contrôlées et finalement plus sophistiquées que celles de nos PDG et banquiers qui font figure de sauvages. Mais que produit le marché culturel localisé dans lequel ils s'inscrivent ? Du prestige social essentiellement.

Dans la plupart des systèmes économiques, le statut social constitue la finalité, le sens ultime de l'action économique. Le sens des biens est social et culturel. Dans la production industrielle qui accumule des biens pour les faire circuler de plus en plus rapidement, cette dimension sociale finale est largement absente et le rythme de cette circulation ne paraît pas maîtrisé.

A la destruction ostentatoire de biens dans le potluch, signifiante et signifiée, s'oppose la conduite des consommateurs du tiers monde, privés du sens des biens qu'ils acquièrent au prix de petits sacrifices et de grandes privations.

La dimension sociale et culturelle de leur "sacrifice" demeure néanmoins dans la mesure où les conduites de consommation structurent les groupes sociaux urbains de manière fondamentale dans le tiers monde. La concurrence anarchique entre les consommateurs en puissance autorise toutes les oppressions. Même dans de tels contextes de sociétés déstructurées et aliénées, l'économie demeure pleinement culturelle car les notions d'utilité et de besoins sont perpétuellement réinterprétées à travers les stratégies des acteurs sociaux en présence, qui n'entretiennent que peu de rapports avec l'*homo economicus* des livres. Qu'il s'agisse du PDG d'une multinationale japonaise ou d'un paysan ivoirien tous ces acteurs fonctionnent dans un contexte social et culturel qui détermine leurs options et leurs choix. Les priorités pour l'un comme pour l'autre, résulte de l'examen d'une situation concrète mise en rapport avec un équipement technologique ou financier, qui n'a pas d'existence propre, hors de son système d'interprétation, même si toutes les apparences sont réunies pour le faire croire. La

notion d'économie mondiale elle même est culturelle dans le mesure où elle est un produit de la transculture macro économique évoquée, entre autre.

Ainsi, l'économie se présente comme une valeur culturelle au même titre que la religion. La quasi religion dont l'économicisme est d'ailleurs l'objet dans les sociétés occidentales le confirme. La société des Etats Unis ne s'y tompe pas qui trouve ses big men chez les banquiers et les prédicateurs, qui font très bon ménage. Prendre conscience de la dimension culturelle et sociale de l'économie, c'est probablement donner un sens à des pratiques qui l'on perdu et qui, à l'occasion, s'affolent lors de crises financières et industrielles.

Loin d'être autithétiques, l'économie ne va pas hors de la culture. Une telle affirmation amène à penser que le sous développement résulte fondamentalement d'une vision imperialiste et ethnocentrique des autres sociétés.

Sans se préoccuper des systèmes de représentation des acteurs sociaux dans le tiers monde, il n'y a aucune chance de les transformer en agents économiques ou en acteurs économiques dynamiques. C'est là tout l'échec de plusieurs decennies de développement et d'investissements improductifs. Le retour aux "cultures" tel qu'il est formulé aujourd'hui pour les organisations internationales se présente comme un tardif abibi. Il manifeste le total desarroi des technocrates de l'hémisphère nord qui découvrent que l'hémisphère sud n'est pas prêt à jouer leur scénario. Dès lors on est fondé à poser la question : faut il changer les paysans ou changer le scénario, et l'apologie des dynamiques socioculturelles

locales est elle une alternative ou un simple adjuvant?

Le mythe du local et son double  
(le mondial)

Différences culturelles et logiques sociales globales ne sont pas antithétiques. La rationalité des systèmes de représentation non occidentaux est aujourd'hui admise, bien au delà du relativisme culturel dont les insuffisances épistémologiques sont établies.

Les "logiques économiques mondiales" paraissent le principal vecteur d'une "mondialisation" dont on peut se demander si elle n'est pas un peu factice, tant elle paraît abusivement réduite à la vision d'un marché mondial fait de dépendances et d'interdépendances à sens unique. Les macro logiques économiques sont souvent opposées au micro logiques sociales. Les premières seraient intangibles et les secondes contingentes. On peut penser à l'inverse que le marché mondial n'est qu'un accident de l'histoire et que les logiques sociales, quand bien même elles fonctionnent à une échelle plus modeste sont plus profondes, voire imparables.

La maîtrise que l'occident exerce sur le marché mondial paraît bien limitée si l'on en juge par les fluctuations économiques, les crises, l'inflation. La seule maîtrise bien établie paraît plutôt se situer du côté des systèmes d'exploitation dont le tiers monde fait les frais dans la plus complète dépendance, à l'exception de quelques sociétés comme l'Inde où la Chine capables d'une résistance plus ou moins radicale.

Face à cette dictature planétaire habillée de macro économie, l'apologie des dynamiques locales est présentée comme la seule alternative. Quelques gouttes de "spécificité locale" et les potions du FMI seraient buvables et tolérées. Il y a du cynisme et de la naïveté dans cette tardive découverte de la dimension locale des sociétés. Après des décennies de délocalisations dans tous les domaines, le recours à des "remèdes" locaux semble largement artificiel. L'idéologie spontanéiste des dynamiques locales est un produit du gauchisme européen des années 70. Son échec social sinon culturel comme modèle dominant dans nos sociétés est patent et c'est vers le tiers monde que l'on se tourne suivant un processus de recyclage maintes fois pratiqué entre l'occident et les sociétés néocolonisées.

Mettant la même énergie à mettre en oeuvre de "petits projets" car "small" serait "beautiful", qu'hier à construire d'inutiles barrages, les nouveaux développeurs se contentent le plus souvent d'une incantation participative en guise de stratégie sociale. Quant à la culture locale, le culte dont elle est l'objet n'a d'égal que l'ignorance qui l'entoure, sans parler de la relative décrépitude dans laquelle elle se trouve parfois.

A trop considérer la culture comme du capital, un patrimoine, un crédit sur lequel on pourrait tirer des chèques (en blanc), le discours de beaucoup de développeurs tourne au soliloque.

La participation requise de la part des populations au nom d'une dynamique culturelle locale est une fiction si les dynamiques sociales propres à chaque société ne sont pas ouvertes. Les pantins culturels qu'agitent les occidentaux dans leurs discours sur le tiers monde

*mettent ils en scène des hommes sociaux, économiques, politiques, au même titre que nous ? Comment attendre sérieusement que ces pantins culturels se prennent en charge dans une caricature de participation sans portée dans de nombreux cas.*

*Les ONG locales (lire sans étrangers ) le savent bien qui, au Bangladesh, en Inde, en Amérique du Sud, n'éprouvent pas le besoin de pérorer sur leur culture mais pointent les vraies contradictions politiques, économiques qui les assaillent. La culture s'ajuste d'elle même à tous les contextes. Elle n'est jamais un obstacle car elle ne s'extirpe pas, ni ne se modifie sans qu'il ne s'agisse d'un processus auto centré, domicilié dans la société propre et non dans un bureau d'étude.*

*L'apologie verbale des cultures locales se présente donc comme un renversement présentant les mêmes insuffisances que l'oppression culturelle. C'est une alienation renversée qui reflète la société considérée. Tant que le pilotage des sociétés du tiers monde sera assuré par des tiers étrangers ou quasi étrangers, aucune dynamique locale durable et à grande échelle n'est envisageable. La primauté du politique va de pair avec cette affirmation. Les chefs d'état valets du FMI ne déclencheront jamais de dynamique populaire. C'est Zapata, Gandhi ou Peron que le peuvent.*

*L'angélisme parfois messianique des partisans du "tout culturel" se nourrit de l'image idyllique de communautés locales dynamiques, prêtes à s'engager dans des projets pour la simple raison qu'il s'agit du "bien de tous".*

*Au delà des turbulences idéologiques actuelles, quelle peut être la place ou comment penser "le local" aujourd'hui?*

Le "local" ne peut être crédible qu'en dehors du contexte de délocalisation imposé par l'économie de marché et représenté par les medias. Peut on cesser d'opposer le local et le mondial, pour accepter l'idée que le mondial est la somme de X "local" et qu'une dialectique plus satisfaisante est à mettre en oeuvre pour parvenir à une intégration.

La culture s'exprime à 3 niveaux : local, régional, mondial et il n'est pas pertinent de la domicilier exclusivement localement. De même l'économie n'est pas seulement mondiale, mais bien locale et régionale d'abord. L'intégration économique planétaire actuellement mise en scène n'a pas de sens sans intégration sociale et culturelle, c'est à dire sans la capacité de maîtriser les mutations sociales propres à chaque société, dans chaque société. Comme le suggère Ph. Hugon dans son texte sur "Cheminements et Scénarios", "les pratiques quotidiennes ont des temporalités propres par rapport à la sphère du marché, de l'Etat, du capital". De même Ch. Comelieu dans ses remarques méthodologiques évoque "ces comportements qui débordent très largement le champ de l'économique", Travail, loisir famille, collectif et privé, modèles de consommation qui constituent la vraie culture, localisée, territorialisée, appropriée. Ainsi, il y a peu de probabilité de voir se renforcer à la fois " les lieux des vies concrètes " et "de très grands ensembles plurinationaux " sans qu'une meilleure intégration ou une meilleure articulation n'intervienne. En effet, le "local" tel qu'il est aujourd'hui formulé sert de contrepoids illusoire au développement d'un "global" non maîtrisé. Le mysticisme du local répond à une mystique du global, toute aussi idéologique et confuse. Dès lors ne faut il pas en finir avec l'illusion que l'alienation réside dans le global et la liberté dans le local. C'est le défaut de maîtrise qui pervertit

*l'économie en instrument d'aliénation et non l'échelle globale ou internationale où elle s'inscrit.*

*La dialectique du local et du mondial requiert le dépassement du mythe du local et de son double (le mondial). Cela suppose que l'intégration sociale des acteurs ne soit pas en retard énorme par rapport à leur intégration économique.*

*Le tiers monde, le quart monde, souffrent moins d'être des sous consommateurs que des acteurs sociaux et culturels dépourvus de leur capacité de participer, c'est à dire privés de toute dynamique sociale. Rompre le double mythe du mondial / local, c'est peut être s'attacher à mieux localiser les activités économiques et financières, à mieux territorialiser les messages culturels, afin que les sociétés puissent de nouveau savoir où elles sont. A la perspective d'une planète "offshore" qui ressemble fort au radeau de la méduse, il faut préférer des ancrages multiples qui rendent leur sens aux échanges entre les hommes délivrés de la hantise de produire et de consommer. S'il advenait que tous les ancrages se ressemblent, il n'y aurait alors plus d'échanges possibles.*

*Le mariage de la culture et l'économie:  
le développement*

*L'enjeu d'une réflexion sur les scénarios pour les sociétés du tiers monde porte essentiellement sur la réappropriation du sens, qui est multiple mais localisé. C'est la perte du sens qui constitue l'économie en sphère distincte et l'érige en déterminant ultime.*



Engagées dans une dérive économiciste non maîtrisée, les sociétés industrielles demeurent des lieux de culture, comme de production de biens et de valeurs. Les lois dites du marché ne sont qu'un "phénomène culturel" parmi tous les autres et il y a une sorte de délire collectif à s'y référer sans discernement ni mesure.

La problématique du développement, dont on sait, enfin, qu'elle n'est pas celle de la croissance, semble se présenter comme le lieu d'une articulation privilégiée de l'économie et de la culture.

Considérer que le tiers monde constitue le dernier refuge de la culture et que l'économie détermine le destin des pays riches semble un abus.

L'opposition du centre et de la périphérie laisse croire que ce centre est territorial alors qu'il est hautement délocalisé.... comme les mythes. Intégration ou désintégration, telle semble la problématique des scénarios à venir. Chaque centre produit une périphérie qui le constitue comme centre. Dans ce processus dynamique, le blocage contemporain marque un apparent arrêt.

Pourtant, des mouvements sociaux, dits nouveaux, acquièrent une importance particulière. Qu'il s'agisse des femmes, des consommateurs, des jeunes, des chômeurs, des sectes, le tissu social de nos sociétés produit de nouvelles structures, de "nouvelles" idéologies culturelles. Dans les sociétés repues, l'inquiétude crée des prédicateurs tout puissants. Face à cette exigence planétaire d'ordre et de justice l'économie est singulièrement depourvue. Dans le tiers monde se dessinent de vastes mouvements religieux (Islam, Théologie de la libération) qui prennent le relais des Etats Nations épuisés ou même s'y substituent.

La maîtrise des mouvements sociaux qui résulte de celle des rapports sociaux se dessine comme un enjeu majeur, car l'économie ne répond qu'à quelques unes des questions que se posent les hommes.

Le dynamisme social, culturel et politique de l'Islam peut faire réfléchir bien des multinationales ou même des développeurs en quête de participation. Ces mouvements macroculturels, tant en occident que dans le tiers monde sont susceptibles de connaître un vif développement et de se substituer aux relais d'échanges, renversés par le productivisme industriel et financier. Car ce sont bien les pratiques sociales qui produisent le sens et non les vecteurs matériels ou financiers.

Dans la tentative de maîtrise des différentes logiques évoquées, ni complémentaires, ni contradictoires, il faut se souvenir que cette maîtrise est interne aux acteurs sociaux et qu'elle n'est pas extérieure aux sociétés. La culture n'est pas ce qui fait accepter "l'ordre des choses", ni ce qui provoque la contestation. Elle a par contre, et par nature, une capacité d'intégration particulière et une dynamique propre exceptionnelle, dès l'instant où l'on écoute les acteurs sociaux.

Forts de leur certitude culturelle que le centre est à leur pieds et qu'ils ne sont pas à la périphérie, les citoyens du tiers monde semblent savoir mieux que nous que la terre est ronde et que Wall Street est à la merci d'un tremblement de terre sérieux. Quant à ceux qui rêvent d'une planète "offshore", la ciel leur tombera sur le tête à en croire tous les prédicateurs des Etats Unis. Le mariage de la culture et de l'économie qu'est le développement est annoncé depuis des décennies mais il n'a pas en lieu. Longtemps accusée de détruire et

*de violer les cultures par son attitude impérialiste et ethnocentrique, l'économie tente aujourd'hui de séduire et de provoquer le consentement. Elle se heurte néanmoins au fait qu'elle est partie intégrante de la culture, et que celle-ci interdit la pratique de l'inceste. Dès lors la notion de développement telle qu'elle est entendue, a-t-elle encore un avenir et l'économicisme n'est-il qu'un cancer dont la prolifération exclut tout "développement"?*



# cahier du GEMDEV

---

GIS ECONOMIE MONDIALE, TIERS MONDE, DEVELOPPEMENT

---

L'AVENIR DES TIERS MONDES

ESPACES - POUVOIRS

ÉCONOMIES

14.3.89

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 26124 ex 1

Cpte : B 11

B26127 ex 1